

## INTRODUCTION

Fort de ses deux cents millions d'habitants, le Brésil suscite un intérêt croissant maintenant que, depuis une dizaine d'années, il s'est imposé comme une des principales puissances émergentes d'un monde globalisé. Sa présence de plus en plus forte dans les échanges économiques, le dynamisme de sa diplomatie et sa capacité à attirer de grands événements médiatisés (Sommet de la Terre en 2012, Journées mondiales de la jeunesse en 2013, Coupe du monde de football de 2014, Jeux olympiques en 2016) lui ont assurément donné une place nouvelle sur la scène internationale. Longtemps raillé comme un géant en perpétuel devenir, il apparaît désormais comme un acteur de premier plan installé dans un rôle de chef de file des pays du Sud, même si des soupçons sur sa capacité à tenir ses promesses reviennent chaque fois que son économie et sa vie politique connaissent des turbulences.

Si les faits à l'origine du nouveau statut international du Brésil sont incontestables, le simple constat de son émergence occulte nombre des dynamiques qui le traversent et font son originalité profonde. Aussi faut-il pour le comprendre renoncer à s'en tenir à cette seule dimension. La question qui vaut d'être posée à son propos n'est en effet pas de savoir s'il pèsera à l'avenir davantage dans l'économie mondiale, ce qui est aujourd'hui bien établi (Goldstein et Lemoine, 2013), mais de mettre en perspective l'ensemble des transformations socio-politiques qu'il a connues au cours des dernières décennies. Or tout comme le discours sur son émergence tend à n'insister que sur l'entrée en lice d'un nouveau grand, le Brésil n'est souvent représenté qu'au travers d'une focale unique qui rend mal compte à elle seule de la complexité de sa société. On le déchiffre alors en soulignant avant tout, entre autres exemples de prismes réducteurs quand ils sont considérés isolément, l'ampleur des inégalités, l'importance de la criminalité, la corruption des élites, l'héritage de l'esclavage, le métissage de la population, les caractéristiques de la sociabilité, la passion du football, la place du religieux ou les enjeux environnementaux. Les grilles de lecture qui en résultent, sans être totalement fausses, ont pour biais de n'accorder guère de place à ce qui s'est joué depuis la transition à la démocratie au milieu des années 1980. Loin d'en prendre toute la mesure, elles préfèrent généralement décrypter le Brésil en mettant l'accent sur des facteurs qui révèlent des permanences jusque dans son évolution récente. Elles se déploient alors pour la plupart dans deux grands cadres explicatifs qui se recoupent souvent en partie : celui qui attribue le fonctionnement du pays à des faits de structure nés de son histoire ; celui qui impute les pratiques qui s'y observent à une culture singulière que le fil du temps

aurait peu changée. Bien qu'il puisse exalter à l'occasion les mouvements sociaux, le premier, que la diffusion d'un marxisme vulgaire a durablement consolidé, fait peu de cas de la capacité que les Brésiliens ont manifesté à changer leur société dans un cadre démocratique. Que ce soit pour s'en désoler ou s'en réjouir, le second, qui essentialise la société, finit toujours par douter de la portée des changements observés, en relevant la présence du vieux dans les habits du neuf.

## Une problématique centrale

---

Ce livre n'entend pas prendre le contre-pied systématique de ces lectures du Brésil qui ont été proposées aussi bien par des auteurs brésiliens, parfois érigés au rang d'« interprètes » de leur pays (Freyre, 1933 ; Buarque de Holanda, 1936 ; Prado Jr., 1942 ; DaMatta, 1979), que des chercheurs étrangers. Beaucoup comportent des éléments essentiels à sa compréhension, et certaines ont eu un impact considérable sur la façon dont les Brésiliens se pensent eux-mêmes, en particulier en ce qui concerne la nature des relations sociales et le sens donné au métissage dans l'imaginaire national. Plutôt donc de s'attaquer à des lieux communs qui constituent parfois autant la réalité qu'ils détournent de sa signification, notre objectif consiste à les replacer dans le cadre d'une sociologie générale qui s'emploiera à rendre compte de la problématique centrale du Brésil contemporain. Celle-ci réside, selon nous, dans le défi de donner sens à l'idée de démocratie dans une société aujourd'hui largement urbanisée et caractérisée par des inégalités socioéconomiques toujours considérables, où le passé esclavagiste et rural, ainsi que le corporatisme, ont laissé une empreinte profonde sur les rapports sociaux, et où les perspectives de mobilité sociale et géographique s'inscrivent dans des cadres plus contraints que lors de la période de croissance économique qui s'arrêta à la fin des années 1970.

Cette perspective se propose de penser ensemble ce que le Brésil doit à sa formation historique dans la longue durée, les bouleversements socio-économiques qui l'ont transformé avec son urbanisation massive et l'inflexion majeure que représente la mise en place d'institutions démocratiques. L'histoire dont il sera question ici n'a rien du discours déterministe qui voit platement dans le présent la conséquence du passé et, à défaut d'expliquer ce passé, fait du présent le résultat obligé d'un héritage ancien sur lequel les contemporains ne peuvent avoir de prise. Les inégalités liées à la couleur de peau, la situation peu enviable des populations rurales et le paternalisme dans les relations entre couches supérieures et milieux populaires, sont ainsi, par exemple, souvent tenues au Brésil comme le legs d'une histoire séculaire qui s'impose à chacun, quelle que soit sa volonté d'y échapper. La société brésilienne apparaît alors moins dans son historicité, au sens du produit de l'histoire dans le présent, que définitivement conditionnée par des caractéristiques figées dans le temps. L'action des individus et des groupes qui l'ont historiquement constituée n'est dans ce cas jamais lue comme un travail qui influe sur son cours dans des sens parfois différents, voire contradictoires. L'invocation du poids de l'histoire ne renvoie pourtant pas au Brésil à une histoire éternelle et mystérieuse tel l'historicisme qui explique la Chine (Rocca, 2010) ; il rend

plutôt compte de ses problèmes par les caractéristiques de sa colonisation, notamment de la place que l'esclavagisme y tint. Et il s'ensuit fréquemment la conviction que, les maux du pays ayant pour origine des faits ancestraux qui l'ont irrémédiablement structuré, les hommes et les femmes qui y vivent aujourd'hui ne sauraient être tenus responsables de l'état de choses présent.

La trajectoire du Brésil au cours du vingtième siècle, et tout particulièrement depuis le retour à la démocratie il y a trois décennies, enseigne au fond qu'il a surtout été une terre de possibles, non seulement pour ses habitants à l'échelle des individus et des groupes familiaux, mais aussi en ce qui concerne les formes d'existence collective. On le montrera, sous différents angles, tout au long de cet ouvrage, en insistant autant sur ce qui a fait du pays une société ouverte et fluide que sur ce qui y rend difficile la vie en commun et configure la singularité de l'expérience démocratique qu'il connaît.

## Une expérience démocratique

---

Le retour du Brésil à la démocratie a effectivement favorisé l'expression des demandes sociales bridées sous l'autoritarisme. Dès la fin des années 1970 quand s'amorce la sortie du régime militaire, lors de l'Assemblée constituante qui prépare la Constitution fédérale de 1988 promulguée trois ans après le retour des civils au pouvoir et en de multiples occasions par la suite, d'innombrables mouvements revendicatifs ont appelé à un Brésil plus juste. Tous ont insisté sur la nécessité de lutter contre la corruption, de réduire les inégalités et d'améliorer les conditions de vie, sans toutefois qu'aucun accord de fond ne se dessine sur les moyens d'atteindre ces objectifs. Le changement de contexte politique n'a d'ailleurs pas favorisé la constitution de rassemblements durables autour d'un programme de gouvernement. Tandis que le régime militaire fédérait ses opposants sous la bannière du combat contre la dictature, la démocratie révèle même dans toute son ampleur la diversité de la société et des intérêts qui s'y expriment. Les pouvoirs publics se voient assaillis par les revendications d'acteurs très divers, et ceux d'entre eux qui bénéficiaient déjà d'un accès privilégié à l'État entrent en concurrence avec de nouveaux venus. Des puissantes fédérations patronales aux plus petits des syndicats professionnels, en passant par une multitude d'associations de quartiers et d'organisations représentant, entre autres, les femmes, les peuples indigènes et les Afro-descendants, tout ce que le Brésil compte de groupements entend faire valoir ses revendications. Qu'ils demandent une législation plus favorable à ceux qu'ils disent représenter, des subventions ou des exonérations d'impôts, tous sollicitent la puissance publique, fréquemment avec le soutien actif de parlementaires qui, à titre individuel ou en groupe, agissent comme de véritables lobbyistes. Aucun ne pouvant être durablement satisfait faute de ressources suffisantes, la vie politique brésilienne, à défaut d'être structurée par une opposition centrale autour de grands projets de société concurrents, se trouve aujourd'hui dominée par les coalitions de circonstances et les insatisfactions sectorielles.

Il convient en réalité pour saisir les effets de la démocratie au Brésil de renoncer à voir dans le projet démocratique un modèle figé que devrait réaliser une société ou, à tout le moins, vers lequel elle cheminerait. Comme ailleurs, la démocratie doit y être

pensée comme une expérience qui voit les humains décider collectivement des formes du vivre ensemble avec pour objectif lointain la réalisation d'une société d'égaux et la maîtrise collective des choses (Rosanvallon, 2008). Elle n'a par conséquent pas de définition stable, puisque la question de sa signification est justement l'objet de la politique. Or c'est bien cette expérience que font les Brésiliens depuis la transition démocratique. La sphère politique se fait désormais l'écho des divisions de la société, et même si elle ne les répercute pas toutes avec la même ampleur, celles-ci ne sont plus occultées par une conception autoritaire du fonctionnement politique et une vision organiciste du social. La démocratie ne s'est certes pas installée au Brésil en rompant radicalement avec le passé. Les pratiques de conciliation entre élites n'ont jamais disparu, le corporatisme demeure un mode majeur d'organisation des intérêts, et l'appel au peuple de nombreux discours politiques charrie toujours une représentation homogénéisante du social. Deux autres héritages historiques toujours prégnants s'ajoutent ainsi au passé esclavagiste : celui de la législation sociale corporatiste que met en place Getúlio Vargas dans les années 1930 et 1940, et celui de la première période démocratique (1946-1964) où l'État joue un rôle majeur dans le développement économique et où la mobilisation électorale des masses devient un enjeu politique de premier plan.

Il n'empêche : si insatisfactions et désenchantements il y a eus depuis le retour à un régime démocratique, ceux-ci nourrissent le processus qui sous-tend la démocratie bien plus qu'ils ne la remettent en cause. Quelles que soient ses imperfections, la dynamique politique brésilienne résulte aujourd'hui largement des nombreuses formes de contestation nées du constat de l'écart entre les idéaux démocratiques et l'état réel de la société.

La Constitution fédérale de 1988 a du reste offert un cadre d'action dont l'importance a mis longtemps à s'imposer comme telle. Promulguée au lendemain du régime militaire, elle se veut « citoyenne » et entend favoriser l'inclusion sociale et politique de tous les Brésiliens. À ce dessein, elle compte une multitude d'articles qui, à certains égards, l'apparente davantage à un programme de gouvernement qu'à un texte constitutionnel. Résultat de négociations entre des acteurs très divers, elle trouve son inspiration aussi bien dans les valeurs du libéralisme politique que dans les dispositions corporatistes héritées du passé autoritaire et l'idéal de la participation directe porté par certains secteurs de gauche. Considérée pendant plus d'une décennie excessivement contraignante et inappropriée à la consolidation de la démocratie, cette nouvelle Charte constitutionnelle est aujourd'hui saluée comme un instrument qui, après une série d'amendements et de modifications législatives, en permet le fonctionnement (Santos, 2013). Elle s'est en effet montrée capable dans la pratique de s'adapter à des contextes changeants, ainsi qu'à des questions nouvelles, et de jouer ainsi un rôle central dans la régulation politique. Et si certains estiment qu'elle devrait encore être amendée pour permettre un meilleur fonctionnement des institutions, en particulier du rôle des partis, elle est maintenant tenue comme la clé de voûte de la vie démocratique par les principaux acteurs politiques.

L'expérience démocratique que fait le Brésil ne concerne cependant pas que ses institutions. Elle se lit aussi dans l'affirmation d'une égalité fondamentale entre les individus qui imprègne de plus en plus la sociabilité ordinaire dans un pays toujours caractérisé par d'importantes inégalités et hiérarchies. On suit ici l'idée exprimée par Alexis de

Tocqueville dans *De la démocratie en Amérique* quand il montre que la démocratie désigne moins un régime politique qu'un état de la société où prévaut une représentation égalitaire des rapports sociaux. La référence à cet auteur n'a pas valeur de dogme comme c'est parfois le cas dans certains travaux de sociologie ou de science politique. Elle procède plutôt de la conviction de l'actualité de son propos sur la dynamique des sociétés modernes quand il montre que le principe égalitaire contenu dans l'idée de démocratie modifie en profondeur les rapports sociaux et donne son mouvement à la modernité. Le Brésil a beau être encore loin, on le verra, d'une société dont les membres se pensent comme des semblables, quelles que soient les inégalités économiques et la pluralité des formes d'identification sociale. Un ensemble de dynamiques y remet pourtant en cause la légitimité de hiérarchies héritées de l'histoire, soit précisément ce que Tocqueville nomme l'*égalité des conditions* pour désigner le travail permanent de réduction de l'altérité entre les individus dans les sociétés démocratiques. Ce processus n'a sans aucun doute rien de linéaire et n'affecte pas de manière homogène l'ensemble du territoire. Il suscite en outre de nombreuses tensions dans les relations entre groupes sociaux comme dans les interactions ordinaires. Il est pourtant un des principaux vecteurs de la démocratie au Brésil, pays qui, s'il est de longue date tenu comme un laboratoire pour les sciences sociales, doit être aussi considéré désormais comme un laboratoire de l'expérience démocratique.

## Une lecture sociologique

---

La sociologie du Brésil que nous proposons ne tient pas seulement aux limites du discours dominant sur l'émergence du Brésil. Elle trouve également son origine dans l'absence d'un ouvrage de synthèse en langue française qui propose une lecture sociologique du Brésil depuis la fin du régime militaire. Notre approche insiste pour cette raison sur la dimension politique du social. Elle n'est bien entendu pas l'unique lecture possible pour rendre compte du pays à l'époque actuelle, mais celle qui est apparue la plus appropriée parmi d'autres possibilités de problématisation. Elle ne repose pas d'ailleurs sur les seuls travaux de sociologues, mais prend abondamment appui sur l'ensemble des sciences sociales. Elle bénéficie aussi des données considérables produites maintenant par les chercheurs brésiliens qui font que celui qui se lance dans ce type d'entreprise intellectuelle qu'est un travail de synthèse ne rencontre plus le problème de la faiblesse de la documentation relevé par Charles Morazé dans son livre sur le pays (Morazé, 1954). La perméabilité bien connue des frontières de la sociologie aux autres disciplines nourrit en outre cette ambition de synthèse et en fait un lieu de pratique de l'interdisciplinarité. Cette ambition est d'autant plus fondée à propos du Brésil que son étude n'a jusqu'à présent pas donné lieu à des découpages disciplinaires aussi prononcés que dans les pays où les sciences sociales ont une plus longue histoire institutionnelle. Rendre compte de ses transformations suppose ainsi de tenir ensemble, pour n'en évoquer que quelques aspects, l'anthropologie du monde rural, la géographie des disparités territoriales, l'étude des élections, la question du rôle de l'État dans le fonctionnement de l'économie et la sociologie des interactions de face-à-face.

À l'interdisciplinarité, il faut aussi associer un usage raisonné du comparatisme pour faire ressortir le relief d'une lecture sociologique du Brésil, tant les caractéristiques du pays et de sa société gagnent à être rapprochées de celles d'autres endroits et d'autres moments. Mais pas plus que la démocratie ne doit être pensée à partir d'un modèle à atteindre, le comparatisme ici envisagé tourne le dos à tout évolutionnisme à partir duquel on identifierait des manques et des points de convergence. L'exercice n'en est pas moins difficile, non seulement en raison des problèmes méthodologiques que pose la démarche comparatiste en sciences sociales (Vigour, 2005), mais aussi en ce que le Brésil ne se laisse pas toujours aisément comparer. L'idée de son exceptionnalité, solidement installée parmi sa population et une grande partie de ses analystes, a souvent limité la portée heuristique de la comparaison. L'exemple le plus saisissant est sans doute la difficulté des élites brésiliennes à se penser inscrites dans l'ensemble plus vaste que constitue l'Amérique latine et, partant, de chercher à comprendre leur histoire et leurs pratiques comme relevant de problématiques voisines (Mahoney, 2010). À l'inverse, les rapprochements souvent hâtifs avec l'Europe et les États-Unis traduisent le désir de manifester, si ce n'est l'appartenance à ce que l'on appelle encore au Brésil le « premier monde », tout au moins la filiation avec une origine européenne. On s'efforcera par conséquent d'opérer à l'occasion les comparaisons nécessaires à la compréhension du pays, que ce soit pour le mettre en relation avec d'autres sociétés ou pour montrer comment le recours à la comparaison a permis aux Brésiliens de se penser comme un peuple singulier.

Le comparatisme, s'il permet de mieux saisir ce qui fait la particularité du Brésil en identifiant des différences et des similarités avec d'autres ensembles et processus, ne répond néanmoins qu'en partie aux difficultés analytiques que pose son étude. Formés pour l'essentiel à propos des pays d'Europe occidentale et des États-Unis, les concepts et cadres théoriques des sciences sociales se révèlent en particulier souvent insuffisants pour rendre compte de la société brésilienne. Roger Bastide avait en son temps perçu le problème et appelé de ses vœux « au lieu de concepts rigides, [...] des notions en quelque sorte liquides, capables de décrire des phénomènes de fusion, d'ébullition, d'interpénétration qui se mouleraient sur une réalité vivante, en perpétuelle transformation » (Bastide, 1957-1999, p. 16). Et il ajoutait que : « Le sociologue qui veut comprendre le Brésil doit se muer en poète (*ibid.*). » Les entités collectives (« classes », « ethnies », « groupes religieux », parmi d'autres) sur lesquelles reposent de nombreuses théories sociologiques restituent assurément imparfaitement de nombreux groupements et relations sociales qui façonnent le pays en même temps que celui-ci les génère. Rien ne dit cependant qu'il n'y ait qu'au Brésil que la poésie fournisse un langage exprimant ce que le raisonnement sociologique tend à évacuer quand il théorise le réel, et, du reste, quelle que soit l'incontestable qualité littéraire de son *Brésil. Terre des contrastes*, Bastide n'a jamais renoncé au vocabulaire de la sociologie. À l'ethnocentrisme auquel conduiraient inmanquablement les théories élaborées hors du Brésil, des auteurs brésiliens ont, de leur côté, suggéré l'adoption de perspectives qui s'en affranchiraient pour le penser justement. Ce type d'entreprise a même donné lieu à de brillants essais, sans toutefois que disparaissent jamais totalement là non plus la référence aux influences étrangères dont on souhaitait se préserver.

Animé du double souci de comprendre sociologiquement le Brésil et d'en établir l'intérêt pour la sociologie, ce livre s'emploie à éviter ce regard ethnocentriste en soulignant les limites qu'y rencontrent certaines approches des sciences sociales tout en replaçant les problématiques brésiliennes dans de grands débats. En affirmant que toutes les sociétés possèdent un intérêt équivalent, il se nourrit de la conviction de la capacité du savoir sociologique produit sur un ensemble social donné à potentiellement contribuer à la compréhension d'autres ensembles sociaux. L'intérêt du Brésil tient notamment à ce qu'il n'est ni un pays sur le chemin de la modernité comme pourrait le caractériser une approche inspirée par la théorie de la modernisation, ni une société post-moderne contrairement à ceux qu'y voient l'emblème d'un monde dominé par des formes d'appartenances multiples et mouvantes. Il est plus simplement une société moderne parmi d'autres, mais qui tire son originalité de caractéristiques qu'elle doit à sa trajectoire historique.

C'est du reste aussi ce qui permet de formuler des énoncés de portée générale à propos du Brésil contemporain, nonobstant la diversité que contient sa taille continentale (8 514 876 km<sup>2</sup>). Si le pays abrite indubitablement en son sein des spécificités régionales et de multiples configurations locales, celles-ci n'empêchent pas des raisonnements qui valent, à des degrés divers certes, pour la totalité de l'ensemble que circonscrivent ses frontières externes. En assurant une plus grande publicité aux questions politiques soulevées par les dynamiques traversant le pays, le processus démocratique n'a fait qu'accroître l'« unité des problèmes brésiliens » identifiée il y a plus d'un demi-siècle par Roger Bastide (Bastide, 1957-1999).

Le choix de problématisation pour lequel nous avons opté a conduit à privilégier certaines dimensions de la société brésilienne par rapport à d'autres dont l'importance n'est pas niée, mais qui ne pouvaient recevoir autant d'attention dans notre raisonnement. Certaines relèvent plus directement du raisonnement de l'historien, du géographe, de l'économiste ou du politiste et sont de ce fait mieux rendues par les travaux, pour s'en tenir à ceux disponibles en français, qui procèdent de ces orientations disciplinaires (Benassar et Marin, 2000 ; Droulers et Broggio, 2000 ; Droulers, 2001 ; Claval, 2004 ; Rouquié, 2006 ; Enders, 2008 ; Théry, 2012 ; Salama, 2012 ; Dabène et Louault, 2013 ; Théry, 2014). On parlera ainsi peu en tant que tel de l'intégration territoriale et de la différenciation régionale, des grandes entreprises publiques et privées, de l'économie informelle, des milieux intellectuels, des forces armées, des productions culturelles, des arrangements conjugaux, de la diversité des structures familiales et de l'impact croissant des nouvelles technologies.

Afin de faciliter la lecture, nous avons choisi de renoncer aux notes de bas de page et, dans l'intention de permettre au lecteur non lusophone désireux d'approfondir les points qui auront retenu son attention, de citer d'abord des travaux d'auteurs, brésiliens ou non, publiés en français et en anglais. Un tiers environ de la bibliographie renvoie néanmoins à des références centrales n'existant qu'en portugais. On se plaît à espérer que, au-delà du cercle de ceux qui lisent déjà cette langue, elles susciteront son apprentissage chez ceux qui souhaiteront aller au-delà de ce livre.

Pour développer notre argument, on évoquera (chapitre 1) les inégalités de la société brésilienne en soulignant le contexte qui les a longtemps rendues acceptables par le plus

grand nombre tant qu'existaient des possibilités de mobilité sociale et géographique significatives. Puis on s'intéressera (chapitre II) à l'idéal du métissage dans l'imaginaire national brésilien, en insistant autant sur sa genèse et ses significations que sur sa remise en question depuis la transition à la démocratie. Le chapitre III examinera différents types de sociabilité qui révèlent des dimensions essentielles des relations sociales, que ce soit dans la façon dont elles sont vécues et pratiquées comme dans les tensions qui les accompagnent. On montrera ensuite (chapitre IV) comment on retrouve dans le fonctionnement politique du pays de nombreux traits de sa société qui auront été vus dans les chapitres précédents, ainsi que son évolution avec la mise en place d'un cadre démocratique. On s'interrogera enfin (chapitre V) sur les principaux défis auxquels la démocratie fait aujourd'hui face au Brésil, en faisant la part entre les transformations qu'il a connues depuis la fin du régime militaire et les questions qui restent en suspens.